

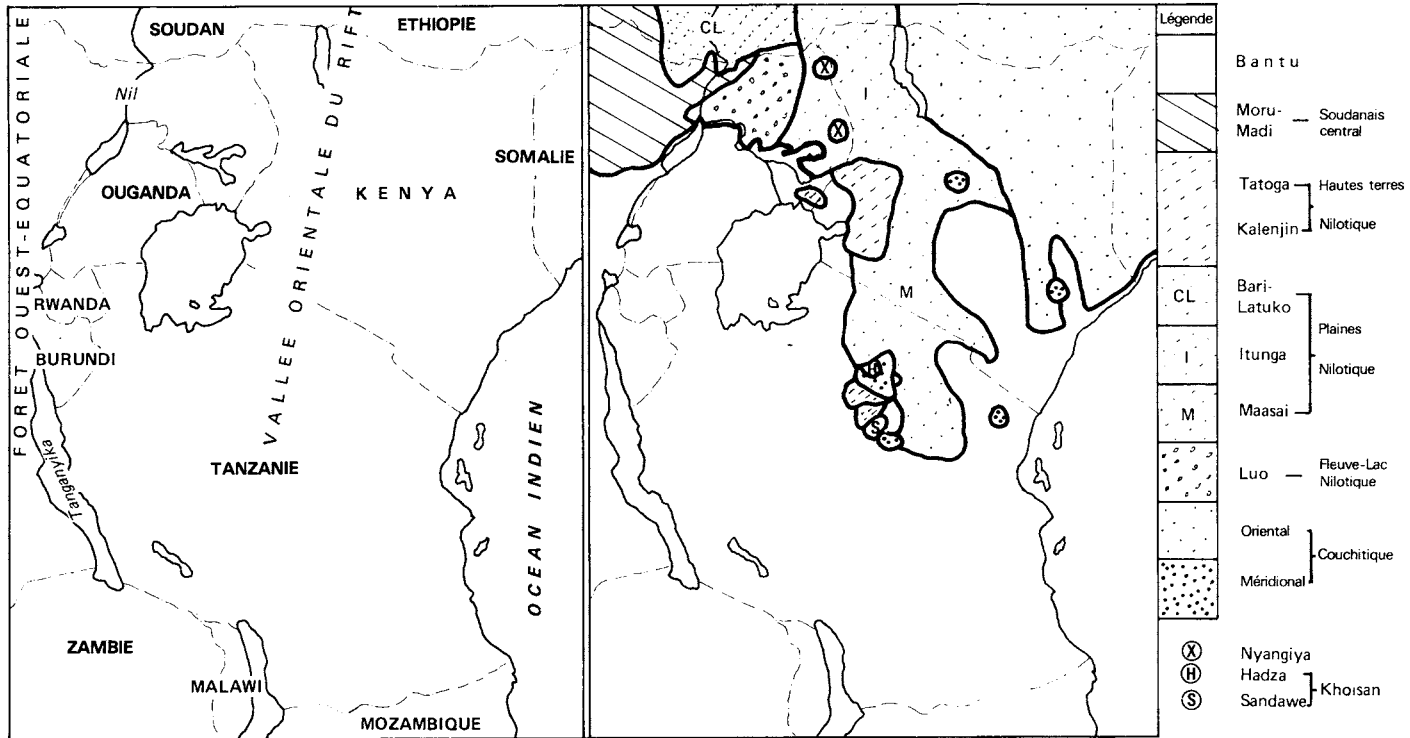
L'Afrique orientale avant le VII^e siècle

J.E.G. Sutton

Il est plus aisé de connaître la situation, en Afrique orientale, des peuples et des sociétés après +100 que pour les périodes plus anciennes. Pour ces dernières, beaucoup de recherches sont en cours, dont les résultats amènent à modifier, au fur et à mesure, tout ou partie des conclusions antérieures.

L'enquête sur les deux millénaires (–1000 à +1000) est difficile. Elle réclame des méthodes très affinées et une grande quantité d'informations que l'archéologie est loin d'avoir, aujourd'hui, toutes rassemblées.

L'étude qui suit est donc, sur plus d'un point, conjecturale, hypothétique, voire « provocante », et a pour but de stimuler la réflexion et la recherche. La méthode à laquelle on aura recours pour aborder l'histoire ancienne de l'Afrique de l'Est sera essentiellement culturelle; nous tenterons de recréer le ou les modes de vie autant que pourront le permettre l'ensemble des témoignages archéologiques, anthropologiques et linguistiques. Nous aurons fréquemment recours aux groupes linguistiques. Il se peut qu'ils soient, en soi, moins importants que des considérations culturelles et économiques plus larges. Néanmoins, le langage est un élément de la culture et de l'histoire, un élément transmis (malgré d'incessantes modifications) de génération en génération dans une même communauté; c'est un moyen grâce auquel les populations s'identifient clairement en tant que groupes et se distinguent les unes des autres. (Ces « autres » peuvent être considérés comme apparentés, d'une certaine manière, pour peu que les langues soient partiellement comprises, ou qu'elles présentent certains traits communs; ou inversement, s'il n'est aucune parenté évidente, ils peuvent être considérés



Afrique orientale : carte politique et carte ethno-linguistique. (Cartes fournies par l'auteur.)

comme complètement étrangers.) C'est en grande partie pour ces raisons que les définitions linguistiques et les classifications des populations offrent généralement aux anthropologues et aux historiens un maximum de clarté et de commodité. Celles dont il est question dans ce chapitre sont précisées dans la carte et le tableau qu'on trouvera ci-contre. Elles s'inspirent généralement du schéma reproduit dans *Zamani*¹, fondé sur la classification des langues africaines de Greenberg.

La civilisation de la chasse dans la savane australe

D'un bout à l'autre des savanes et de la forêt claire qui recouvrent la plus grande partie de l'Afrique à l'est et au sud de la grande forêt équatoriale, la population, pendant de nombreux millénaires avant l'Age du fer, était essentiellement constituée de chasseurs-collecteurs, utilisant l'arc, la flèche et les techniques avancées du travail de la pierre (principalement celles de la grande culture « wiltonienne » des archéologues — voir volume I). Ces populations appartenaient généralement à un type dont les descendants sont, de nos jours, les Khoi Khoi et les San, qui habitent le Kalahari et ses alentours. Leur langue se classerait parmi celles de la famille khoisane, qui se distingue par ses « clicks ». Actuellement ces langues se limitent aux Khoi et aux San de l'Afrique du Sud et du Sud-Ouest, ainsi qu'à deux petits groupes indépendants de l'Afrique orientale, vivant dans le nord de la Tanzanie centrale, les Sandawé et les Hadza².

Les Hadza en sont restés au stade de la cueillette et de la chasse. Peu nombreux, doués d'une mobilité relative, ils sont experts dans l'art de repérer et de se procurer les ressources alimentaires sauvages existant sur leur territoire³. Depuis quelque temps, les Sandawé cultivent la terre et élèvent des chèvres et du gros bétail; mais ils gardent un attachement culturel pour la brousse et conservent un sens instinctif de ses possibilités. Par leur type physique général, ces deux « tribus » sont noires.

Toutefois, certains spécialistes estiment avoir retrouvé chez les Sandawé, et peut-être aussi chez les Hadza, des traces d'une autre ascendance; un métissage avec les populations noires voisines expliquerait un glissement dans cette dernière direction.

Il est non moins intéressant de noter que, contrairement au reste de l'Afrique orientale, le territoire des Hadza et des Sandawé, de même que celui qui les sépare, offre de nombreux spécimens de peintures rupestres. On

1. B.A. OGOT et J.A. KIERAN, 1968.

2. Ces Hadza, qui ne sont que quelques centaines, sont souvent désignés sous le nom moins précis de « Tindiga ». On a constaté la classification de leur langue parmi les langues khoisanes, mais elle est probablement exacte. Quant au Sandawé, on ne saurait sérieusement mettre en doute son appartenance à la famille khoisane.

3. Le gouvernement tanzanien tente actuellement de fixer les Hadza dans des villages en leur donnant une instruction agricole.

les trouve sur les parois des abris naturels qui servaient de temps à autre de campements temporaires et de bases familiales au cours de l'Age de la pierre récent. Ces peintures⁴ ont une signification sociale et souvent religieuse, encore mal comprise; elles donnent également des indications intéressantes sur les méthodes de chasse, l'alimentation et la vie quotidienne. On retrouve dans plusieurs secteurs de l'Afrique du Sud des manifestations artistiques de cette même époque, également peintes sur les parois d'abris sous roche; bien qu'on puisse y discerner quelques différences manifestement régionales, on peut établir un certain nombre de parallèles entre les styles, les sujets et les techniques utilisés en Afrique du Sud et en Tanzanie. Les parallèles artistiques sont complétés par l'air de famille existant généralement dans les techniques « wiltoniennes » employées pour tailler la pierre par les occupants des abris sous roche des deux régions. Bien qu'aujourd'hui ni les Hadza ni les Sandawé ne pratiquent plus sérieusement la peinture — de même qu'ils ont les uns et les autres abandonné la fabrication d'outils de pierre — il paraît qu'à un moment donné de l'Age de la pierre récent, cette région a partagé avec les contrées plus méridionales une même tradition ethnique et culturelle.

Ce mode de vie largement répandu des chasseurs-collecteurs de la savane, avait sa culture et ses possibilités économiques propres. Si c'est la cueillette qui procurait l'essentiel des aliments consommés (ainsi que l'indiquent de récentes études sur les San et d'autres groupes analogues) la quête de viande, tâche la plus difficile et la plus respectée, était indispensable pour l'établissement d'un régime équilibré et la satisfaction de l'appétit. Tout cela impliquait une certaine mobilité, avec des camps saisonniers mais non des établissements permanents, les hommes suivant les déplacements du gibier et exploitant les ressources végétales d'un territoire; sans doute, ces pratiques ont-elles pu restreindre l'accroissement de la population et, peut-être, freiner l'évolution. Cela permet d'expliquer pourquoi cette antique population de la savane s'est trouvée, au cours des millénaires récents, assimilée dans la plupart des régions par les communautés de pêcheurs, de pasteurs et d'agriculteurs qui, utilisant des méthodes plus intensives et productives pour se procurer leur nourriture, ont pu conserver des bases plus stables, s'accroître en nombre et agrandir leur territoire.

Ainsi la plus grande partie de la vaste région jadis occupée par les chasseurs-collecteurs est-elle devenue par la suite le domaine des cultivateurs bantu. Dans un certain nombre de ces régions bantu, la tradition orale mentionne des rencontres accidentelles avec de curieux petits hommes qui auraient, jadis, vécu et chassé dans la brousse et dans la forêt. Ces légendes n'offrent aucun gage de précision historique. Il est pourtant vraisemblable qu'elles reflètent, au fond, de vagues souvenirs transmis depuis un millier d'années et plus, et datant de la période au cours de laquelle les Bantu ont colonisé ce secteur du sud de l'Afrique centrale, débordant et assimilant peu à peu les populations de type San, plus clairsemées, dont le mode de vie était très différent du leur. Par contraste, cette antique tradition de la chasse se

4. Voir volume I, chapitre 26.

reflète à l'époque agricole plus récente grâce à la prééminence accordée par la légende bantou à l'art et aux exploits de la chasse. Le fondateur d'une lignée royale est très souvent un archer errant ou un chef de troupe. Cela vient vraisemblablement d'une ancienne idéologie exaltant la force et le courage, le jugement et la persévérance du chasseur victorieux, capable de rapporter à son foyer la viande tant appréciée.

Cependant, l'Afrique orientale n'est pas entièrement devenue partie intégrante du monde bantou. Ainsi qu'on le verra plus loin, l'Ouganda du Nord, une grande partie du Kenya et des secteurs du nord de la Tanzanie centrale ont été longtemps occupés par des populations distinctes, parlant les langues couchitiques, nilotiques et autres. Certaines s'y établirent durant l'Âge du fer, d'autres plus tôt encore. Ici, comme plus au sud, existent des traces indiscutables, ethnographiques et archéologiques, de l'existence à des époques à la fois lointaines et récentes, de nombreuses communautés ayant tiré leur subsistance de la chasse et de la cueillette. Pour la plupart, elles ne présentaient vraisemblablement plus les caractéristiques des traditions de la brousse des savanes méridionales. Bien que la limite septentrionale de cette tradition soit malaisée à définir, il n'y a pas lieu de la situer au-delà du lac Victoria et de l'Équateur. La documentation donne parfois à penser que les populations typiques de la brousse se sont jadis étendues jusqu'à la Corne de l'Afrique et à la hauteur du Moyen-Nil; mais cette thèse repose sur une argumentation et des preuves précaires — quelques fragments de squelettes insuffisamment probants ou appartenant à des époques très antérieures à la différenciation complète des types africains plus récents; assemblages d'outils de l'Âge de la pierre récent dans l'Ouganda du nord, le Kenya, l'Éthiopie et la Somalie, présentant quelques vagues ressemblances avec les industries wiltoniennes des régions du sud; existence, enfin, en certains endroits disséminés de ces petites communautés de chasseurs récentes et d'habitants des régions boisées. La caractéristique de ces différents groupes est que peu d'entre eux se montrent socialement ou économiquement indépendants. Ils vivent souvent en bordure, voire à l'intérieur, du territoire des agriculteurs et des pasteurs que sont les Couchites et les Nilotiques; ils en parlent la langue et leur fournissent les produits de la brousse et de la forêt — miel, peaux, viande, etc. Quelques-uns de ces groupes — certaines bandes *dorobo* dans les hautes terres du Kenya, par exemple — ne sont pas obligatoirement des autochtones chasseurs et collecteurs, mais plutôt le résultat de possibilités de spécialisations plus récentes tout autant que du retour à la forêt d'individus qui n'ont pu s'adapter à la vie en société. Dans certaines régions de langues ou de forte influence couchitiques, au Kenya et en Éthiopie, de tels groupes tendent à englober les castes distinctes du groupe principal plutôt que des populations ayant acquis une identité marquée; elles s'adonnent communément à des activités « impures », telles que celles du potier et du forgeron, pour le bien de l'ensemble de la communauté. Les occupations de ce genre étaient, naturellement, totalement étrangères aux vieilles traditions de la chasse et de la cueillette dans les savanes.

Toutefois, il se peut fort bien que ces régions septentrionales de l'Afrique de l'Est aient constitué pendant une grande partie de l'Âge de la

Pierre récent une zone frontière mouvante, partiellement déterminée par les changements climatiques, entre les cultures des populations de type San des savanes méridionales et d'autres établies en Afrique du Nord-Est ou du Centre. De ces régions, il reste encore beaucoup à apprendre. Cependant, il est possible d'identifier, en bordure de l'Afrique orientale, au moins deux autres traditions culturelles et entités ethniques ayant ignoré à la fois l'agriculture et l'élevage du bétail au cours des récents millénaires. Elles seront l'objet des deux sections suivantes.

La civilisation de la cueillette et du piégeage en forêt équatoriale

Dans la forêt pluviale du bassin du Congo, et spécialement dans ses bordures orientales qui aboutissent au Rwanda et au sud-ouest de l'Ouganda, vivent des Pygmées. Leur importance et leur nombre ont diminué au cours des temps par suite de l'expansion continue des agriculteurs sédentaires, principalement bantu, qui ont défriché une bonne partie de la forêt et réduit les ressources alimentaires naturelles dont les Pygmées tiraient leur subsistance. Beaucoup d'entre eux ont été assimilés; mais il en est qui survivent en troupes indépendantes tout en entretenant des relations avec leurs voisins dont ils parlent la langue.

Bien que l'économie des Pygmées vivant dans la forêt ait été, comme celle des San, fondée sur la chasse et la cueillette, elle exigeait un type très différent d'ajustement écologique et de spécialisation technologique. Classer Pygmées et San dans la même catégorie de « chasseurs-collecteurs » serait ignorer la différence de leurs modes de vie et de pensée, aussi étrangers l'un à l'autre qu'ils le sont à ceux des cultivateurs bantu. Le mode de vie des Pygmées, comme celui des San, doit représenter une tradition culturelle et économique liée à un certain environnement, en l'espèce la forêt dense, dont la nature permet d'expliquer les particularités physiques et la petite taille de ces populations.

Toutefois, il n'existe que fort peu de données historiques relatives aux Pygmées et à leur répartition géographique antérieure, bien que l'on ait tenté, dans le bassin du Congo, d'établir une corrélation entre certains vestiges de l'Age moyen et récent de la pierre (complexe Lupembo-Tshitolién). La distribution et la datation de ce complexe indiquent tout au moins une importante tradition forestière d'origine ancienne, ayant survécu jusqu'à une époque récente. A l'est du Rwanda, on retrouve peu de traces de ses dernières phases; aussi, s'agirait-il du travail des Pygmées qu'il serait difficile de soutenir la thèse de leur expansion en Afrique orientale pendant l'Age récent de la pierre, même aux époques où les précipitations étaient plus abondantes et la forêt plus étendue. On rencontre, il est vrai, çà et là, dans des ouvrages historiques et anthropologiques, des allusions à la présence antérieure de Pygmées disséminés en diverses régions de l'Afrique équatoriale. Certaines paraissent être fondées sur des conceptions ethnographiques erronées,

d'autres sur des données folkloriques ou de vagues traditions orales mentionnant des populations peu nombreuses vivant de chasse et de cueillette dans les temps anciens. Pour autant que ces récits se réfèrent à des populations précises et à des périodes déterminées, ils se rapportent probablement, dans la plupart des cas, aux chasseurs de type San se rattachant à la tradition de la savane ou, dans la région septentrionale de l'Afrique de l'Est, à des groupes distincts, les Dorobo et autres peuples sylvestres déjà mentionnés.

Parmi ces peuples légendaires de la forêt, les Gumba, dont parlent les Kikuyu du Haut-Kenya oriental, méritent une mention spéciale. La confusion est grande en ce qui concerne les Gumba et leur mode de vie. Elle est imputable tout d'abord à l'absence de précision des témoignages et à la tendance des informateurs à rationaliser les légendes et, en second lieu, aux erreurs d'enregistrement et d'analyse des historiens. Néanmoins il existe en pays kikuyu des vestiges archéologiques indiscutables de populations qui, au cours des deux derniers millénaires, ont vécu à une époque donnée dans la forêt dense où elles ont construit et, apparemment, habité des groupes de curieuses cavités circulaires sur les crêtes. Bien qu'elles aient taillé la pierre, il est probable qu'elles ne constituaient pas seulement un vestige local, et sur le déclin, de l'Age récent de la pierre. Leur poterie et l'utilisation possible du fer suggèrent qu'elles ont entretenu quelques relations culturelles avec les anciens Bantu des hautes terres, pour qui elles accomplissaient vraisemblablement des tâches économiques particulières.

S'agit-il des Gumba des légendes ? La question reste entière. Ce qui est sûr, c'est que lorsque ces populations auront été mieux étudiées, elles offriront l'exemple d'une ethnie localisée ayant produit une culture forestière distincte, bien qu'à des époques très récentes et plus ou moins en symbiose avec celles des populations agricoles voisines. A ce niveau très général d'adaptation à l'environnement, il est possible de faire une comparaison avec les Pygmées du bassin du Congo. Mais, en dépit des spéculations de certains auteurs, rien ne permet de supposer que ces premiers habitants des forêts du pays Kikuyu, Gumba ou autres, aient eux-mêmes appartenu à la souche pygmée.

La civilisation aquatique de l'Afrique moyenne

Cette question si longtemps méconnue a été examinée dans le précédent volume de cette *Histoire*⁵. Il suffit donc ici d'étudier l'évolution finale de cet intéressant mode de vie.

Vers – 5000, le climat était devenu sensiblement plus sec. Alimentées par des rivières moins nombreuses et de moindre débit, les eaux des lacs étaient descendues très au-dessous des cotes maximales antérieures. Ainsi

5. Cf. chapitre 20.

la continuité géographique et, par endroits, les fondements économiques du mode de vie aquatique étaient-ils menacés. Les jours de son hégémonie culturelle étaient révolus. Cependant aux alentours de -3000, le climat redevint pour un temps humide et, par voie de conséquence, les niveaux des lacs recommencèrent à monter (sans atteindre, toutefois, les cotes du VIII^e millénaire). Au Kenya, dans la Rift Valley orientale, il y eut, à cette époque, une résurrection d'une culture aquatique modifiée sans doute par suite de nouvelles migrations, de nouveaux contacts avec le Moyen et le Haut-Nil. On a découvert, au-dessus des lacs Rodolphe et Nakuru, des vestiges de cette phase aquatique récente. Ils comprennent des poteries de style original et des bols de pierre peu profonds. Ils semblent généralement dater de -3000. Malgré l'absence apparente de harpons dans les sites de cette période, il paraît certain que les populations s'adonnaient à la pêche. Mais il est vraisemblable que le régime était moins résolument aquatique que lors de la phase principale antérieure de quelque trois à cinq mille ans. Vers -2000, parallèlement au retour de la tendance à l'aridité, les possibilités d'une culture aquatique furent définitivement anéanties dans la plus grande partie de la Rift Valley orientale.

Il semble que la population de cette dernière phase aquatique ait été, elle aussi, fondamentalement noire. Nous manquons de données indiscutables sur sa langue. Mais il est raisonnable de penser qu'elle appartenait à l'une ou l'autre des branches de la famille Chari-Nil (branche orientale du Nilo-Saharien).

On s'attendrait à ce que la grande civilisation aquatique, qu'il s'agisse de la phase principale (entre -8000 et -5000) ou de son renouveau (aux environs de -3000), se retrouve le long des rivières et des marais du bassin du Haut-Nil, en particulier sur les rives du plus grand lac de l'Afrique orientale, le Victoria Nyanza. Curieusement, les vestiges semblent manquer pour les millénaires en question. Cependant, au cours du premier millénaire avant notre ère, des hommes ont campé sur les îles et dans des abris sous roche ou en rase campagne sur les bords du lac et des rivières de la région. Ils se nourrissaient de poissons et de mollusques, mais aussi de gibier de la brousse et peut-être de bovins et de moutons. On ne sait si certains d'entre eux cultivaient la terre; mais on a observé des traces intéressantes de coupes effectuées à l'époque dans la forêt entourant le lac Victoria, ce qui indique tout au moins une forme nouvelle et relativement intensive d'utilisation des terres. Connue sous le nom de « Kansyoré », la céramique de ces populations présente quelques affinités marquées avec les poteries bien plus anciennes de la première civilisation aquatique, les poteries « à ligne sinueuse de pointillés ». Pour autant qu'on le sache, il y a longtemps que ces poteries avaient été remplacées par d'autres dans la vallée du Nil; il est donc peu probable que les types « Kansyoré » n'aient été introduits dans la région du lac Victoria qu'au premier ou second millénaire avant notre ère. La tradition aquatique remonte à plusieurs millénaires ici comme ailleurs, mais il est plus vraisemblable que tout ce qui est considéré comme lui appartenant ne concerne que sa phase la plus récente, celle qui a périclité juste avant l'Age du fer. Dans ce cas, on peut se demander si des vestiges de l'antique vie aquatique n'atten-

dent pas qu'on vienne les découvrir sur les rives des lacs plus méridionaux de l'Afrique orientale — notamment sur toute la longueur du lac Tanganyika.

Aucun indice précis ne permet de déterminer le groupe linguistique auquel appartenaient ces populations du lac Victoria au premier millénaire avant notre ère, mais il est possible qu'il s'agisse du groupe soudanais central (branche du Chari-Nil). Cette région et celle située plus au sud ont été peuplées par des Bantu depuis les débuts de l'Age du fer. D'après certains linguistes, ces Bantu auraient assimilé, au cours de leur installation, une population plus ancienne et moins nombreuse parlant une langue du groupe soudanais central; ils en auraient appris l'élevage des ovins et des bovins. N'ayant pas de mots qui leur soient propres pour désigner ces « nouveautés », les Bantu les ont empruntés aux habitants antérieurs de ces régions, dont la langue s'est éteinte. On n'a encore rien découvert, au sud du lac Victoria, qui puisse apporter à cette hypothèse une confirmation archéologique; mais autour du lac même, on peut associer les sites contenant de la céramique « Kansyoré » avec le groupe linguistique soudanais central, spécialement si, en certains endroits, on retrouve des vestiges de moutons et de gros bétail remontant au premier millénaire avant notre ère. Peut-être à cette époque une civilisation aquatique isolée et très affaiblie s'est-elle trouvée revigorée par des contacts établis à l'est avec une civilisation pastorale nouvelle qui se serait implantée sur les hautes terres du Kenya.

La civilisation pastorale des Couchites

En effet, tandis qu'un régime climatique plus sec s'établissait aux environs du II^e millénaire avant notre ère, les eaux des lacs commençaient à baisser jusqu'à atteindre, approximativement, leur niveau actuel (dans certains cas les poissons disparaissent), les forêts cédaient elles aussi du terrain, faisant place, surtout dans la Rift Valley orientale et sur les plateaux avoisinants, à d'excellents pâturages de montagne. Bien qu'on pût toujours pêcher sur les rives du lac Victoria et de plusieurs autres lacs et rivières, et préserver ainsi certains des éléments de l'ancien mode de vie aquatique, cette civilisation avait désormais perdu sa grande continuité géographique et l'assurance culturelle qui s'y rattachait auparavant. Dans la plus grande partie de l'Afrique moyenne et spécialement vers son extrémité orientale, le prestige s'attachait désormais à l'élevage: continuer à vivre près des eaux et grâce à elles était considéré comme rétrograde et comme un signe de stagnation intellectuelle. Ce n'était pas seulement un mode de vie archaïque; c'était, aux yeux des groupements pastoraux plus favorisés, barbare et impur. Les premiers pasteurs de l'Afrique orientale se reconnaissaient non seulement à leur langue couchitique et à l'importance qu'ils accordaient à la circoncision, mais aussi à l'interdit dont ils frappaient le poisson.

Depuis longtemps dans cette zone de l'Afrique de l'Est où l'herbe est de bonne qualité et pousse en quantité suffisante, épargnée en outre par la mouche tsé-tsé et les maladies endémiques, le bétail est objet de prestige

et signe de richesse; mais il importe de comprendre que cette idéologie du bétail est fondée sur un sens aigu des réalités économiques. Le bétail est dispensateur de viande et, surtout, de lait. Même chez les populations qui tirent de leurs champs la plus grande partie de leur alimentation, le bétail est une importante source de protéines ainsi qu'une assurance contre les famines qu'engendrent périodiquement la sécheresse ou d'autres fléaux. En outre, il convient de ne pas sous-estimer le rôle important des chèvres et des moutons qui sont généralement les principaux fournisseurs de viande des populations qui vivent à la fois d'agriculture et d'élevage.

Il ne s'est pas écoulé moins de trois mille ans depuis que les premiers bovins est-africains ont été introduits dans les hautes terres et la Rift Valley du Kenya. Il s'agissait sans doute d'une espèce à longues cornes et sans bosse. Des os de vaches et de chèvres (ou de moutons) ont été découverts sur plusieurs sites archéologiques antérieurs à l'Age du fer; la datation les fait remonter au premier millénaire avant notre ère. Quelques-uns de ces sites ont été habités, mais le plus souvent ce sont des sépultures, découvertes dans des grottes ou, plus communément, sous des cairns (monticules de pierres). Il est évident qu'une étude plus complète de l'économie de ces populations doit attendre la découverte et l'examen minutieux d'un plus grand nombre de sites ayant été occupés par l'homme; quoi qu'il en soit, les objets déposés dans les tombes, bien qu'ils aient de toute évidence été choisis spécialement et liés à quelque signification religieuse, sont souvent beaucoup mieux conservés et doivent, d'une façon ou d'une autre, refléter le mode de vie de la population ou son attitude devant l'existence. Parmi les découvertes effectuées à ce jour, figurent des meules et des pilons, des bols et des pots de pierre profonds, des calebasses et des récipients en bois qui ont dû contenir du lait, des paniers et de la corde, des haches de pierre polie, des fragments d'ivoire taillé, des colliers de différentes sortes de pierres, d'os, de coquilles ou de matière végétale. En tant que complexe culturel, c'est à peu près l'équivalent de ce qu'on a jadis appelé la *Stone bowl culture* (culture des bols de pierre) dans sa principale et dernière phase; mais on découvrira sans doute que ce complexe englobe, en réalité, toute une série de groupes et de variantes culturelles.

L'économie n'était plus exclusivement pastorale. On chassait l'antilope et d'autres espèces de gibier, surtout peut-être chez les populations les plus pauvres. La culture de certaines variétés de millet ou de sorgho, ou d'autres plantes, n'est pas attestée avec certitude, mais elle est très probable. Tout d'abord l'abondance de poteries découvertes sur certains de ces emplacements indique qu'une partie au moins de la population était plus sédentaire que s'il s'était agi d'une société uniquement pastorale; et les meules supposent la culture, la préparation et la consommation de céréales. Cependant, ces grandes meules plates et les pilons qui les accompagnent peuvent avoir servi à moudre des plantes sauvages et même des produits non alimentaires. Ainsi, certaines de celles que l'on a découvertes dans les tombes sont-elles teintées de l'ocre rouge dont les corps avaient été parés. Mais cela n'élimine pas nécessairement la possibilité d'un emploi utilitaire dans la vie quotidienne. Il est un autre argument, plus décisif, en faveur d'une certaine agriculture: si ces populations n'avaient pu faire appel à d'autres sources d'alimentation

en cas de crise grave consécutive à des longues périodes de sécheresse ou à des épizooties, il est peu vraisemblable qu'elles aient pu survivre longtemps ; la chasse et la cueillette n'auraient pu servir de substitut temporaire et de principale ressource alimentaire que pour des groupes très peu nombreux et très disséminés⁶. Néanmoins la prédominance de l'élevage et d'une économie fondée sur le bétail est illustrée par la répartition géographique de ces populations qui se sont virtuellement confinées dans les régions riches en pâturages extensifs. Dans la Tanzanie du Nord, les hautes terres où se trouve la cuvette verdoyante du cratère de Ngorongoro avec ses cimetières datant de cette période, formaient la limite méridionale de cette vaste zone pastorale. Une population plus habituée à combiner son élevage avec l'agriculture se serait étendue au-delà, sur les terres fertiles qui les bordaient à l'est et à l'ouest ; elle aurait sans doute poursuivi sa route plus au sud.

Les différents styles de céramiques et certaines autres caractéristiques de la culture matérielle de ces premiers pasteurs des hautes terres et de la *Rift Valley* du Kenya et de la Tanzanie septentrionale semblent trahir des influences de la région du Nil moyen. Mais ce sont des influences probablement indirectes qui ne donnent qu'un pâle reflet du modèle original. Elles ne signifient pas nécessairement que les troupeaux et leurs pasteurs soient originaires de cette région. Il semblerait plutôt qu'ils soient le produit de contacts, suivis d'assimilation avec l'ancienne population de civilisation aquatique et les populations nilotiques avec lesquelles elles étaient depuis longtemps en relation par les lacs de la *Rift Valley*. On peut en trouver une illustration dans le fait que les étranges bols de pierre aient persisté dans cette région pendant près de deux mille ans, de la fin de la période aquatique jusqu'au début de la période pastorale.

Les contrastes régionaux ne sont pas moins significatifs. En effet, il s'est créé, depuis le II^e millénaire avant notre ère, une ligne de partage culturelle courant du nord au sud entre les hautes terres de l'Éthiopie et du Kenya (avec leurs plaines arides) à l'est, où s'est retranchée la tradition pastorale et, à l'ouest, le bassin supérieur du Nil, avec le lac Victoria, où une économie aquatique est demeurée praticable pour des populations numériquement peu importantes. A aucun moment, cette ligne de partage n'a constitué une barrière infranchissable entre les peuples et les idées qui, en fait, n'ont pas cessé de la traverser dans les deux sens avant et pendant l'Âge du fer. Toutefois, elle représente la

6. Il est vrai que pendant ces derniers siècles, certaines sociétés pastorales ont réussi à se passer complètement de l'agriculture (et même à faire également fi de la chasse). Ce résultat n'a pu être atteint que grâce à un système de troc avec des voisins agriculteurs qui leur fournissaient des céréales et autres végétaux, ou à des razzias au détriment d'autres peuples à économie mixte agropastorale. Cette dernière solution était essentielle pour les tribus centrales des Masaï qui, malgré le contrôle qu'ils exerçaient sur de grandes étendues de riches pâturages montagnards, considéraient souvent que leurs ressources en viande n'étaient pas à la hauteur de leurs appétits et qui, de surcroît, se voyaient dans l'obligation, après des pertes de bétail ou de mauvaises années, de se procurer de nouveaux taureaux reproducteurs et de reconstituer sans délai leurs troupeaux de vaches laitières, ne serait-ce que pour assurer la survie de leur communauté et de son mode d'existence. Ni l'une ni l'autre de ces possibilités n'étaient offertes aux éleveurs de bétail de l'Afrique de l'Est au cours du premier millénaire avant notre ère.

rencontre de deux traditions culturelles importantes et généralement distinctes. On en trouve le reflet dans les données linguistiques et, avec moins de précision, dans les observations de l'anthropologie physique.

Aussi difficile qu'il soit de généraliser à partir de types physiques, on a la nette impression que les populations situées à l'ouest de cette ligne de partage sont typiquement noires, tandis que celles des hautes terres et des plaines orientales semblent l'être beaucoup moins.

Les études linguistiques font ressortir des influences provenant de l'Éthiopie vers les hautes terres de l'Afrique orientale, tout en se maintenant constamment un peu à l'est de la ligne de partage culturelle. L'Éthiopie est l'ancien berceau de la famille des langues couchitiques et la plupart des langues bantu et nilotiques actuelles, au Kenya et dans la Tanzanie du Nord-Est et du Centre-Nord, portent les traces d'emprunts pratiqués dans les langues couchitiques. En quelques endroits, notamment à l'extrémité méridionale de cette zone, ces langues couchitiques ont persisté de nos jours, bien qu'elles se soient, naturellement, considérablement écartées des formes couchitiques primitives. Parmi les messages historico-culturels engendrés par les emprunts de mots d'une langue à l'autre, on trouve la contribution à l'élevage des animaux domestiques apportés par les populations couchitiques primitives de l'Afrique orientale.

L'élément culturel couchitique en Afrique de l'Est se manifeste aussi sous d'autres formes et se reflète jusqu'à un certain point dans les institutions qui ne sont pas principalement sociales et politiques et qui se fondent sur une organisation en classes d'âge des peuples des plaines et des hautes terres du Kenya et de secteurs de la Tanzanie septentrionale. Toutefois, cette remarque est d'ordre très général, et tous les aspects de ces systèmes ne remontent pas nécessairement au peuplement couchitique initial⁷. Ce qui paraît plus proprement d'origine couchitique est la coutume de la circoncision au moment de l'initiation. Sa répartition coïncide de très près avec celle de nombreux emprunts lexicaux au couchitique; il en est de même pour l'aversion dont le poisson est normalement l'objet dans la même région; sa signification dans l'expérience historique est-africaine a été soulignée plus haut.

Ainsi acquérons-nous l'image d'une population pastorale de langue couchitique à la taille élevée et au teint clair. Elle se déplace vers le sud et se rend maîtresse des riches prairies, des plaines, et plus encore des plateaux du Kenya et de la Tanzanie du Nord, il y a trois mille ans environ. Toutes ces considérations peuvent paraître réaffirmer le « mythe chamitique », aujourd'hui rejeté. En fait, si les aspects les plus illogiques et les plus romantiques des hypothèses « chamitiques », aussi diverses que vagues, dérivent des préjugés universitaires européens et des idées grotesques sur l'Afrique

7. Certains de ces aspects peuvent résulter de contacts ultérieurs avec les populations couchitiques orientales de l'Éthiopie méridionale et de la frontière du Kenya, notamment dans la région du lac Rodolphe. Au cours du présent millénaire l'expansion de quelques populations est-couchitiques, entre autres des groupes de Gallas et de Somalis, s'est manifestée en profondeur au nord et à l'est du Kenya. Il convient de distinguer ces migrations de l'expansion couchitique méridionale, beaucoup plus ancienne, dont il est question ici.

et les populations noires, les faits sur lesquels elles se fondent ne sont pas entièrement fictifs. Certaines observations frappent par leur justesse et certaines interprétations historiques sont très judicieuses. L'erreur de l'école «chamitique» réside dans ses présupposés et dans son obsession des *origines* des peuples et des idées. Faute d'avoir compris les conditions locales, elle a privilégié un faisceau particulier d'influences extérieures, tels l'élément couchitique et le prestige pastoral, au lieu d'y voir l'une des nombreuses composantes de l'expérience historique et culturelle de l'Afrique de l'Est — expérience dans laquelle l'antique civilisation des chasseurs de la savane, la civilisation aquatique établie au cours des millénaires humides et, plus récemment, l'attachement des Bantu au fer et à l'agriculture, ont successivement apporté des compléments d'égale importance.

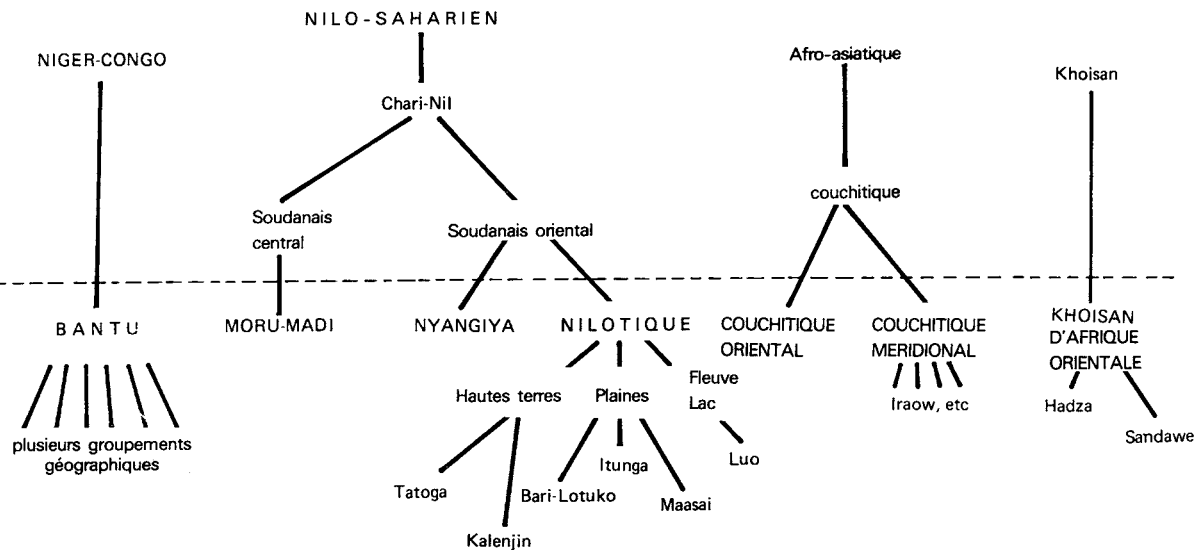
La civilisation Bantu : l'agriculture et l'utilisation du fer

Tandis que, pendant le 1^{er} millénaire avant notre ère, le pastoralisme et le tabou du poisson dont il était accompagné donnaient leur marque distinctive aux Couchites dans l'une des zones de l'Afrique orientale, le travail et l'utilisation du fer caractérisèrent les Bantu au cours du millénaire suivant. On sait encore mal comment et d'où leur est venue cette notion : ce problème est examiné au chapitre 21. Beaucoup plus important que cette question de l'origine est le fait évident que les premiers Bantu dépendaient du fer et étaient considérés comme le peuple détenteur des secrets de sa métallurgie. Des populations plus anciennes de l'Afrique orientale n'en avaient sans doute pas eu connaissance. Elles fabriquaient leurs outils et leurs armes à l'aide de pierres qu'elles travaillaient selon des techniques remontant à la plus haute Antiquité. Dans la zone couchitique, la Rift Valley orientale, par exemple, est heureusement dotée de gisements d'une pierre exceptionnelle, l'obsidienne (roche volcanique opaque) dont on pouvait facilement tirer d'excellentes lames de différentes tailles propres à toutes sortes d'usages, y compris les pointes de lance et probablement les couteaux de circoncision. Les communautés contemporaines mais distinctes qui vivaient autour du lac Victoria, et chez lesquelles la tradition aquatique s'était en partie conservée, étaient moins favorisées que celles de la Rift Valley en ce qui concerne les pierres qu'elles pouvaient utiliser ; néanmoins, elles ont réussi à fabriquer des outillages perfectionnés à partir du quartz, du silex noir et d'autres pierres faciles à tailler. Il en était de même, plus au sud, chez les chasseurs de la savane. Chez toutes ces populations, le premier contact avec des étrangers pratiquant une technologie du fer a dû causer un choc intellectuel.

L'expansion principale des Bantu fut à la fois rapide et étendue, et ne s'est pas faite par phases progressives comme l'ont soutenu certains auteurs. Mais ce ne fut pas davantage un vagabondage de nomades errants, ni une entreprise de conquête militaire. Ce fut un remarquable processus de *colonisation* — au plein sens du terme — l'ouverture de l'accès à des terres

Familles
de langues,
super-familles
et branches
représentées
en Afrique
orientale

Groupements
de langues
d'Afrique
orientale



*Groupements de langues
d'Afrique orientale et relations
entre ces groupements.
(Document fourni par l'auteur.)*

essentiellement vacantes. Cette expansion bantu n'a pas englouti la totalité du territoire étudié ici. Près d'un tiers de l'Afrique orientale est demeuré non-bantu par suite de la résistance et de l'adaptabilité de quelques-unes des populations primitives, en particulier dans la longue bande de la Rift Valley orientale avec ses anciennes populations couchitiques, grossies pendant l'Âge du fer par l'arrivée de certains contingents nilotiques (voir la carte linguistique, ainsi que les sections qui précèdent et qui suivent).

Cela ne signifie pas que, pendant ces deux millénaires, aucune interaction n'ait existé en Afrique de l'Est, entre les Bantu et divers Couchites ou Nilotes. Il y eut de temps à autre miscégenation et assimilation dans les deux sens, de même que des emprunts culturels et toutes sortes d'enrichissements économiques. Dans ces régions de bons pâturages, exemptes de mouches tsé-tsé, les Bantu n'ont pas tardé à compléter leur régime agricole par le lait et la viande du bétail. Chez les Bantu vivant autour du lac Victoria et dans les riches pâturages montagnards de l'Ouest, le bétail jouait depuis longtemps un rôle primordial. Inversement le rôle de la culture des céréales chez les populations couchitiques et nilotiques des hautes terres du Kenya et de la Tanzanie du Nord s'est, avec le temps, considérablement développé, ne serait-ce que pour répondre à la nécessité d'alimenter une population toujours plus nombreuse, à laquelle s'ajoutait l'influence ou l'exemple des Bantu voisins et de leurs techniques. Certains secteurs des hautes terres sont devenus linguistiquement bantu tout en reflétant, par certains aspects culturels, l'assimilation d'un important substrat couchitique. Le fait est tout à fait frappant chez les Kikuyu dont la population est remarquablement nombreuse et dense. Ils parlent une langue bantu et, dans leurs collines et leurs clairières fertiles, l'agriculture intensive peut être considérée comme une adaptation locale des modes de vie bantu traditionnels. Mais fondé sur les classes d'âge et la circoncision, sans oublier l'aversion pour le poisson, le système politique kikuyu se rattache davantage aux anciennes coutumes couchitiques des hautes terres.

La zone couchitique des régions montagneuses et de la *Rift Valley*, bien qu'elle ait conservé sa configuration fondamentale (en devenant, d'après la répartition linguistique actuelle, plus nilotique que couchitique pendant l'Âge du fer), a par conséquent subi quelques empiètements de la part des Bantu, particulièrement dans les secteurs de la forêt humide, dotés d'un potentiel agricole exceptionnellement riche (ce qui expliquerait, éventuellement, que la population y soit plus dense). En revanche, en d'autres endroits, l'extension des parlers bantu a marqué un recul au cours du II^e millénaire avant notre ère, en particulier en certains points de la côte, de l'arrière-pays de la Somalie méridionale et du nord-est du Kenya — il en est de même dans les régions touchées par l'expansion Iwoo au centre et à l'est de l'Ouganda et, au Kenya, sur les rives du lac Victoria. Les mouvements et processus d'assimilation revêtent une grande importance pour l'histoire ultérieure de ces régions: ils seront étudiés plus à fond dans les volumes suivants. Toutefois, relativement parlant, il ne s'agit là que de considérations secondaires. Il est plus important d'observer ici que les éléments principaux de la carte linguistique et des traditions raciales et culturelles de l'Afrique orientale étaient déjà fixés.

L'expansion bantou était pratiquement terminée et sa limite septentrionale en Afrique de l'Est s'est approximativement stabilisée voici 1500 ans. Sur cette ligne irrégulière et élastique, la colonisation bantou a été contenue par des cultures et des économies vigoureuses et suffisamment adaptables qui s'étaient fixées antérieurement. Toutefois, la situation était différente autour du lac Victoria et dans toute la région qui s'étend au sud.

A la veille de l'expansion bantou, les populations installées sur les rives du lac Victoria et des rivières avoisinantes descendaient, nous l'avons vu, de l'ancienne population de tradition aquatique. Tout en demeurant distinctes, à l'est, des pasteurs couchitiques des hautes terres, elles s'étaient quelque peu initiées à la chasse, peut-être à un peu d'élevage, voire à l'agriculture. Quelle qu'ait été la faculté d'adaptation de ces populations, elles paraissent avoir été très rapidement absorbées par les sociétés des colons bantou. Il se peut néanmoins que leur héritage n'ait pas été à dédaigner. En particulier, plusieurs aspects des croyances et des techniques de pêche des Bantu installés sur les rives et les îles du lac Victoria proviennent très vraisemblablement de ces habitants qui les y avaient précédés. Le culte de Mugasa, dieu du lac et maître des tempêtes, dont la bienveillance assure les pêches miraculeuses et dont le courroux suscite des cataclysmes, remonte indiscutablement à l'Antiquité.

Tout aussi intéressants sont les témoignages apportés par les découvertes archéologiques et les datations de plus en plus nombreuses. Ils indiquent que c'est autour du lac Victoria et dans les hautes-terres qui dominent la *Rift Valley* occidentale que les Bantu orientaux se sont solidement établis; c'est là qu'ils ont adopté leur mode de vie de la savane après avoir quitté la forêt congolaise. C'est là que, dans une zone de précipitations favorables, en bordure de la forêt, ont été tentées les toutes premières expériences de culture du sorgho et du millet (la savane se prêtant à une culture extensive); c'est là qu'ont été acquises les premières notions d'élevage; que la céramique caractéristique des Bantu a acquis ses traits et son décor particuliers (« fossettes basales »); que la métallurgie a été perfectionnée, sinon créée. Il est significatif que de légers fourneaux de briques, signes d'une industrie du fer hautement évoluée et productive, aient vu le jour dans le nord-ouest de la Tanzanie, du Rwanda et de la province kivu du Zaïre, qui comprennent les régions fertiles situées le long de la bordure orientale de la grande forêt pluviale. S'il s'avère possible de distinguer deux phases dans l'expansion des Bantu au-delà de leur forêt d'origine, celle-ci serait la première, la phase de formation, qui remonte à quelque deux mille ans — plutôt plus que moins⁸.

Plus au sud, en Tanzanie et au-delà, l'expansion bantou trouve au cours de la première moitié du premier millénaire de notre ère, un pays dans un état plus sauvage, mais peut-être plus simple. Rayonnant à partir d'une région très peuplée dans la partie occidentale de l'Afrique orientale, armés des outils techniques et semences indispensables, les Bantu pénétraient désormais

8. Pour savoir s'il s'agit d'un phénomène propre au seul secteur oriental de la forêt, ou bien s'il s'applique également à son long prolongement méridional qui s'étend entre le lac Tanganyika et l'embouchure du Congo, il conviendra d'attendre une étude plus poussée de cette dernière région (voir chapitre 25).

dans des forêts claires et des savanes relativement peu peuplées jusqu'alors et exploitées par les chasseurs-collecteurs de la brousse. Bien qu'elle n'ait pas été sans conséquence, l'influence de ces chasseurs sur les Bantu semble avoir été moindre que celle de populations déjà rencontrées en Ouganda et au Kenya. Néanmoins, souplesse et adaptation étaient nécessaires dans chacun des nouveaux secteurs colonisés et dépendaient de l'altitude et des sols, des pluies et de leur répartition annuelle⁹. Aussi loin qu'on allât, on conservait le sens de la « bantuité » : être bantu, c'était essaimer perpétuellement, transportant avec soi un sac de semences et quelques outils pour défricher et cultiver, se fixer temporairement au lieu de s'établir définitivement dans des villages permanents. Ce processus ne prit pas fin le jour où les Bantu eurent atteint les rivages opposés du sous-continent et les bords du désert du Kalahari; il restait dans les régions traversées de nombreuses terres non défrichées, de telle sorte que l'on pouvait pendant quelque temps encore faire face à l'accroissement de la population sans avoir à recourir à des méthodes de culture plus intensives. Très souvent l'histoire bantu locale est axée sur le clan le plus ancien, dont le fondateur aurait découvert et défriché telle parcelle de brousse.

Il n'en résulte pas que les chasseurs aient été expulsés par la force ou la persécution; il est plus vraisemblable que leur connaissance du pays et leur habileté au maniement de l'arc leur ont valu le respect. Mais plus le peuplement se faisait dense, plus il devenait difficile de mener une vie communautaire fondée sur la chasse et la cueillette. Une grande partie des chasseurs ont été tôt ou tard absorbés par la société bantu — mais ils l'ont été en tant qu'individus, par le mécanisme du mariage, ou peut-être de la clientèle: il n'était pas possible à une troupe ou à un groupe de chasseurs de franchir le pas culturel et de se « bantuiser ».

Avec la nouvelle technologie, la maîtrise magique du sol qui produisait des céréales¹⁰, la céramique permettant de les cuisiner de façon savoureuse, les outils de fer et les pointes de flèche (qui pouvaient être vendues aux chasseurs), la réussite et la supériorité bantu devenaient assurées. Ils pouvaient se permettre d'assimiler les chasseurs sans crainte de perdre leur identité ou de diluer leur culture. Il ne semble pas qu'il ait été nécessaire de conserver des marques distinctives et artificielles ou des interdits: il n'existe pas apparemment de mutilations corporelles ou de tabous communs aux Bantu. Leur nouvelle langue, qui codifiait leur mode de vie, suffisait. L'économie, autant qu'on en puisse juger, ne manquait pas de souplesse; dépendant des conditions locales, elle pouvait inclure la chasse, la pêche ou l'élevage de bovins. Lorsqu'aucune de ces ressources n'était disponible ou suffisante pour assurer les besoins en protéines, il est vraisemblable que l'élevage des chèvres ou la culture de certaines légumineuses devaient y pouvoir. L'élément de base normal était probablement le sorgho: cette hypothèse se fonde sur le fait observé que la culture de cette céréale et de ses nombreuses variétés adaptées aux différents

9. Dans les régions septentrionale et côtière de l'Afrique orientale, les semilles auraient normalement pu s'effectuer deux fois par an. Or, plus au sud, le climat dominant ne permettait qu'une seule récolte.

10. Le rôle du faiseur de pluie était partout essentiel.

terrains est depuis longtemps traditionnelle en Afrique orientale et en pays bantu, alors qu'en Zambie, on a identifié des semences de sorgho calcinées lors de fouilles archéologiques d'établissements du premier Age du fer¹¹.

Cette interprétation de l'expansion et de l'établissement des Bantu en Afrique orientale (et dans les pays situés au sud et à l'ouest) au début de l'Age du fer est fondée sur un ensemble de données linguistiques et archéologiques ainsi que sur des considérations ethnographiques générales. La caractéristique la plus évidente des nombreuses langues bantu, particulièrement de celles qui sont extérieures à la forêt congolaise, est leur étroite parenté, qui indique une séparation et une différenciation très récentes, remontant à mille ou deux mille ans environ. L'étude comparative des langues bantu fait aussi apparaître une relation avec le fer et ses techniques depuis l'Antiquité. C'est une des raisons qui permettent d'associer, dans de nombreux secteurs de l'Afrique orientale et du sud de l'Afrique centrale, les sites archéologiques de l'Age du fer ancien, datés de la première moitié du 1^{er} millénaire de notre ère, avec la colonisation bantu. Mais il est une raison plus pressante encore d'être certain que ces sites sont ceux des premiers Bantu : c'est tout simplement que leur distribution coïncide parfaitement avec celle des populations bantu actuelles. Aucun argument majeur ne permet de supposer qu'une population totalement différente aurait vécu dans cette même vaste région pour disparaître complètement il y a mille ans.

Les objets caractéristiques le plus fréquemment rencontrés sur ces anciens sites bantu ne sont ni des outils ni des armes de fer (ceux-ci étaient généralement trop précieux pour être jetés et, même dans ce cas, ils eussent été probablement rongés par la rouille), mais des fragments de poterie. Il en a été question plus haut. Depuis les tout premiers débuts, cette poterie était loin d'être identique d'un bout à l'autre de l'immense territoire habité par les Bantu. Les archéologues ne cessent d'en découvrir de nouveaux types. Peut-être les plus connus sont-ils les spécimens à fossette basale (ou « Uréwé ») mis au jour autour et à l'ouest du lac Victoria ; on les rencontre jusqu'à l'extrémité nord du lac Tanganyika et jusqu'aux savanes arborées situées au Zaïre, au sud de la forêt. En dehors des « fossettes », certains de ces vases offrent des bords aux contours compliqués et une remarquable décoration d'arabesques et autres dessins. Au sud et à l'est de la zone caractérisée par les vases à fossette basale, la poterie de l'Age du fer ancien se classe en deux groupes principaux. Dans la Tanzanie du Nord-Est et le Kenya du Sud-Est, soit

11. Certains auteurs ont beaucoup débattu du rôle des bananes dans l'expansion bantu. Originaires de l'Asie du Sud-Est, cette culture ne semble pas avoir été introduite sur la côte orientale de l'Afrique avant le premier millénaire de notre ère. Elle n'a donc pu être connue des Bantu qu'une fois leur grande expansion terminée. Il s'agit, à l'évidence, d'une culture pratiquée par des populations installées plutôt que par des colonisateurs. Au cours de l'histoire bantu plus récente, les bananeraies permanentes ont acquis une importance de plus en plus grande dans les régions humides à population sédentaire dense, telles que les rives méridionale et occidentale du lac Victoria et différents massifs des hautes terres. En fait, pendant le dernier millénaire, l'expansion de la banane a été plus marquée en Afrique orientale que dans le reste du monde. Les aliments américains à base d'amidon, comme le maïs et le manioc, étaient inconnus en Afrique orientale jusqu'à une époque très récente.

au-delà du grand saillant couchitique, on rencontre la poterie dite de Kwalé depuis les versants montagneux en descendant jusqu'à la plaine côtière. A l'extrémité méridionale du lac Tanganyika et dans les pays situés plus au sud, on a identifié une très grande quantité de céramiques régionales. (Elles comprennent celles que l'on a antérieurement connues en Zambie sous le nom de poteries à « cannelures ».)

Nul ne conteste que toutes ces céramiques ont généralement un « air de famille » ; mais l'on a beaucoup débattu de ce qu'on pouvait en déduire au sujet des directions de l'expansion bantou. Ce ne sont pas les pots appartenant à la « moyenne » ni les plus « typiques » qui semblent devoir apporter le plus de révélations, mais ceux dont les caractéristiques sont les plus extrêmes et les plus singulières. En jetant un coup d'œil sur une collection de céramiques du premier Age du fer provenant de sites éparpillés entre l'équateur et les frontières de l'Afrique du Sud, on a immédiatement l'impression que les poteries du nord, particulièrement les vases à fossette basale en provenance des pourtours et de l'ouest du lac Victoria, ont un cachet d'originalité qui tend à disparaître à mesure que l'on descend vers le sud. Tout se passe comme si les potiers du nord avaient consciencieusement signé leurs céramiques « bantou », tandis que, séparés du grand courant de la tradition, ceux du sud avaient considéré ce point comme si bien acquis qu'il s'était produit une simplification progressive des formes, des bords et des motifs décoratifs. C'était assez naturel : partout, de la Tanzanie centrale vers le sud où la céramique paraît être un art nouveau introduit par les premiers colons bantou, la moindre poterie était automatiquement considérée comme bantou. Mais dans les hautes terres du Kenya et autour du lac Victoria, d'autres populations avaient depuis longtemps fabriqué leur propre céramique. Aussi, bien que moins originale que le type à fossette basale, la poterie « kwalé » de l'est avait-elle besoin de garder et de souligner certaines caractéristiques bantou. En fait, au nord-est de la Tanzanie, en quelques endroits où les collines boisées se rencontrent avec les plaines, on trouve à la fois le kwalé et une autre céramique de la même époque. Est-ce là le point de rencontre des Bantou et des Couchites ?

Il est impossible d'établir une carte détaillée de l'expansion bantou à partir de ces vestiges de céramique, d'autant plus que les données archéologiques font défaut dans certaines régions, dont la Tanzanie méridionale et le Mozambique. Toutefois une telle carte indiquerait un rayonnement dans les savanes à partir d'un noyau commun situé quelque part à l'ouest du lac Victoria, près de la lisière de la forêt. Les mises au point les plus récentes sur les relations linguistiques des Bantou non forestiers actuels font apparaître un schéma absolument identique de l'évolution historique des Bantou et de leur dispersion au sortir de la forêt. Partout où cette sortie de la forêt a été opérée avec succès, que ce soit au sud ou à l'est, il apparaît nettement qu'elle s'est d'abord faite le long de ses lisières, dans l'une ou dans les deux directions jusqu'aux régions tout aussi humides entourant le lac Victoria. Ce n'est que plus tard que les Bantou se sont hardiment portés vers les savanes pratiquement illimitées du sud et du sud-est.

La région entourant l'extrémité sud du lac Tanganyika, ou le « corridor » qui le sépare du lac Nyassa, a peut-être été un second centre de dispersion,

commun aux Bantu du sud et du nord-est, c'est-à-dire aux peuples de la céramique kwalé. Mais pour reconstituer utilement l'histoire de cette dernière région, il faut attendre d'avoir recueilli des informations plus précises sur ce qui s'est passé en Tanzanie méridionale au I^{er} millénaire avant notre ère. Il est une thèse selon laquelle des peuples de langue couchitique se seraient étendus des hautes terres du nord à celles du sud en passant par la Tanzanie centrale.

Chez les Bantu actuels de l'Afrique orientale, la poterie est généralement une occupation féminine. Mais d'après des indications ethnographiques recueillies dans les pays situés à l'ouest et au sud, la tradition originale de la poterie bantu aurait été diffusée par des artisans mâles qui accompagnaient les envahisseurs. Cette thèse est purement conjecturale mais peut se déduire de témoignages archéologiques recueillis par D.W. Phillipson en Zambie¹².

Dans ce cas, elle était très vraisemblablement associée aux autres grands métiers bantu, la métallurgie du fer et le forgeage des outils. Aucune colonie nouvelle ne pouvait réussir sans spécialistes détenteurs des secrets de la céramique et de la forge. Il semble toutefois que, pour limités qu'ils aient été, il y ait eu des échanges commerciaux dès ce stade précoce. Bien qu'il n'ait pas été rare, le minerai de fer n'était cependant pas universellement disponible, et les gisements vraiment riches étaient peu nombreux. Il se peut que sa répartition ait influé sur la colonisation bantu. L'exploitation très ancienne de minerais riches et les fourneaux perfectionnés du Rwanda et de la partie adjacente de la Tanzanie ont déjà été mentionnés. Dans la Tanzanie du Nord-Est, également, les sites anciens des monts Paré et de leurs environs traduisent peut-être l'intérêt manifesté pour les riches minerais de ce secteur. Non loin de là sur les contreforts du Kilimandjaro, où le minerai de fer est inconnu, les sites de cette période sont plus nombreux. Le type de commerce caractéristique d'une époque récente qui consistait à transporter des barres de fonte (et de la poterie) de Paré jusqu'au Kilimandjaro pour les échanger contre des produits alimentaires et du bétail, est peut-être vieux de quelque quinze cents ans. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas imaginer les premières sociétés de colons bantu se livrant sur un vaste territoire à un commerce de grande envergure. Il s'agissait pour elles de se fixer et de subsister. Ce commerce ne s'est vraiment développé qu'à partir de la période « intermédiaire » de l'histoire des Bantu. Quant à la période antérieure même, les sites où ont été découvertes les poteries kwalé dont certains sont très proches de l'océan Indien, n'ont livré aucun objet d'origine côtière ou étrangère.

Ces sociétés agricoles avaient aussi besoin de sel. Dans les temps modernes, on a utilisé différents moyens pour se procurer ce produit indispensable dans de nombreuses régions de l'Afrique orientale. Une méthode consiste à brûler certains roseaux et certaines herbes qui absorbent le sel contenu dans le sol. Les cendres sont dissoutes dans l'eau, et la saumure qui en résulte est filtrée puis on la laisse évaporer. Des procédés d'extraction similaires sont utilisés en divers endroits sur les sols salés. On peut obtenir de la soude pour la cuisson des légumes durs en recourant à des techniques analogues. La productivité

12. D.W. PHILLIPSON, 1974, pp. 1-25, en particulier pp. 11-12.

est généralement faible; la qualité du sel laisse souvent à désirer. En outre, dans certains secteurs ces opérations n'étaient même pas possibles et il fallait recourir au commerce. C'est là que les riches gisements de sel de l'intérieur de l'Afrique orientale — sels salins concentrés, sources salées et lacs d'eau minérale de la *Rift Valley* — prirent toute leur importance. Parmi ces sources, seules les sources salées d'Uvinza, en Tanzanie occidentale, paraissent jusqu'ici avoir été exploitées au cours du premier Age du Fer. Les recherches menées sur d'autres salines, à Kibiro, près du lac Albert, en Ouganda et à Ivuno, dans la Tanzanie du Sud-Ouest, n'ont révélé aucune trace d'activité antérieure au présent millénaire. Mais il est possible que des travaux ultérieurs entrepris aux mêmes endroits, spécialement sur les rives des lacs salés de Kasenyi et de Katwé dans le sud-ouest de l'Ouganda, apportent de plus amples renseignements sur la période ancienne. En outre, les Bantu les plus orientaux pouvaient sans aucun doute s'approvisionner dans les petits cours d'eau côtiers.

Les Nilotes: adaptation et changement

Outre les Bantu, un autre groupe linguistique, ou plus exactement, plusieurs séries de groupes linguistiques apparentés de loin, ont occupé une grande partie de l'Afrique orientale pendant l'Age du fer. Ce sont les Nilotes. Si leurs caractéristiques physiques diffèrent à bien des égards de celles des Bantu, les Nilotes sont très nettement des Noirs. Il est cependant exact que les populations de langue nilotique, qui ont pénétré le plus profondément à l'est et au sud dans l'ancienne zone couchitique du Kenya et de la Tanzanie septentrionale, ont assimilé une partie de la population «éthiopoïde» antérieure — ce qui permet d'expliquer les traits originaux des groupements itunga, masāi, kalenjin et tatoga d'aujourd'hui, populations jadis classées comme «Nilo-chamites». Leur ascendance couchitique partielle se manifeste aussi dans leur héritage culturel — mais différemment selon les groupes. Il en est résulté de très nombreux emprunts aux langues couchitiques. Leurs langues cependant demeurent foncièrement nilotiques¹³.

On ne sait rien de précis sur la proto-histoire des Nilotes. Cependant, la répartition et les relations internes de leurs trois rameaux actuels indiquent que leur patrie d'origine se situerait dans les basses prairies du bassin du Haut-Nil et sur les rives de ses lacs et de ses cours d'eau. On peut imaginer que leur apparition en tant que groupe dominant dans la branche «soudanaise orientale» de la famille linguistique «Chari-Nil» et leurs expansions périodiques rapides, sinon explosives, dans diverses directions, résultent de leur adoption de l'élevage dans cette partie de l'ancienne zone aquatique, il y a trois mille ans. Il se peut que le bétail provienne des Couchites des

13. A l'origine le mot «nilotique» avait naturellement une acception géographique: «fleuve Nil». Mais, ici comme dans les travaux historiques contemporains, le terme «nilotique» désigne un groupe de langues défini exclusivement au moyen de critères linguistiques, en dehors de toute idée de localisation. Voir la carte p. 626

hautes terres éthiopiennes de l'Est ou plus probablement des populations établies en aval sur le Nil. Là, dans le bassin du Nil Blanc, la pratique de la pêche s'est poursuivie, parallèlement à l'élevage et à la culture des céréales. Cette exploitation économique tripartite de l'environnement reste celle des populations actuelles riveraines du Nil Blanc et de ses affluents.

Les divisions entre langues nilotiques — entre les Nilotes des hautes terres, ceux des lacs et des rivières et ceux des plaines¹⁴ — sont anciennes et profondes (beaucoup plus, par exemple, que celles qui séparent les langues bantu). Et, bien qu'il soit difficile d'avancer une date précise pour la scission de la langue nilotique mère, celle-ci ne peut remonter à moins de deux mille ans. Il est vraisemblable que cette scission se produisit quelque part dans le Soudan méridional, probablement près de la frontière éthiopienne. De l'ensemble de cette région, des représentants de chacune des trois divisions ont émigré vers les secteurs septentrionaux ou même centraux de l'Afrique de l'Est, au cours des deux derniers millénaires. Cependant, les rameaux issus des Nilotes des plaines (notamment le groupe Itunga en Ouganda oriental et au nord-est du Kenya, et les Masaï du Kenya et de la Tanzanie septentrionale) et des Nilotes des rivières et des lacs (les Lwoo de l'Ouganda et des rives lacustres du Kenya) appartiennent au millénaire actuel et relèvent par conséquent des volumes ultérieurs de cette *Histoire*. Dans le présent volume, notre sujet se limite au Nilotique des hautes terres, représenté de nos jours par les Kalenjin des montagnes occidentales du Kenya et les Tatoga disséminés dans les prairies de la Tanzanie septentrionale.

Les premiers Nilotes des hautes terres ne sont pas encore connus sur le plan archéologique; cependant leur répartition actuelle et des comparaisons linguistiques internes montrent qu'ils ont dû s'installer au Kenya il y a un bon millier d'années. Il est possible que leur apparition en tant que groupe ayant son identité, sa culture et sa langue, ait coïncidé avec l'arrivée du fer dans le bassin du Haut-Nil et les confins de l'Ethiopie. Dans ces régions et dans la zone couchitique, la connaissance et le travail du fer sont vraisemblablement venus du nord¹⁵. Ce processus aurait été indépendant de leur adoption par les anciens Bantu, à qui l'on doit probablement, on l'a vu, la diffusion du travail du fer au sud et à l'ouest de l'Afrique orientale.

Quelles qu'aient été les raisons du succès des Nilotes des hautes terres au cours du I^{er} millénaire de notre ère, ils sont arrivés à contrôler progressivement une grande partie, mais non la totalité, de la *Rift Valley*, des régions montagneuses adjacentes et des plaines qui avaient été naguère territoire couchitique. L'assimilation y joua un rôle aussi grand que l'invasion et l'explosion; le processus a dû se poursuivre probablement assez avant dans le

14. Tels sont les termes utilisés en *Zamani*. Ils correspondent à la nomenclature de J.H. Greenberg: Nilotique «méridional», «occidental» et «oriental» respectivement. Voir la bibliographie

15. Le fer commence à être connu dans le nord de l'Ethiopie et dans les régions du Moyen-Nil vers le milieu du premier millénaire avant notre ère. Des articles de fer ont été importés sur la côte d'Afrique dans les premiers siècles de notre ère (voir chapitre 22). Mais aucun élément n'indique que l'art du forgeron ait été emprunté à ces sources extérieures ou importé vers l'intérieur.

II^e millénaire. Ces Nilotes connaissaient déjà l'élevage du gros bétail et la culture des céréales : cependant, ils avaient sans doute beaucoup à apprendre des Couchites en ce qui concerne l'adaptation de ces formes d'activité à leur nouvel environnement montagneux. En outre, leur organisation sociale et ses classes d'âge successives paraît être un amalgame des éléments nilotiques et couchitiques, tandis que la coutume de la circoncision, qui marque l'entrée de l'initié dans une classe d'âge nommément désignée, est spécifiquement couchitique. Il en est de même de l'interdit frappant le poisson. Celui qui gravissait les escarpements avec ses troupeaux abandonnait délibérément derrière lui les lacs, les marais et les rivières de l'ouest.

La majorité des Nilotes sont restés dans le bassin du Nil, principalement dans le Soudan méridional. Ils n'y ont pas subi directement l'influence des modes de vie couchitiques et ont utilement combiné l'élevage, la culture des céréales et la pêche. Néanmoins, les Nilotes des plaines ont fini par se scinder en trois branches principales et il est intéressant d'observer comment, du nord-ouest au sud-est, leur culture s'est modifiée et comment ils se sont adaptés à l'environnement. Un mode de vie assez typiquement nilotique s'est maintenu dans le groupe Bari-Lotuko, au Soudan méridional et aux frontières de l'Ouganda septentrional. Dans les collines et les plaines plutôt sèches qui s'étendent du nord de l'Ouganda au Kenya, dominées par le groupement Itunga (Karamojong, Turkana, Tesso, etc.), la pêche est peu pratiquée — mais cela peut être dû autant à des contraintes naturelles qu'à un interdit culturel. Au-delà des Itunga, la troisième branche des Nilotes des plaines, les Masaï, se sont établis sur une très grande partie des régions montagneuses et des plateaux herbeux du Kenya et de la Tanzanie septentrionale. Au cours des siècles derniers ils ont assimilé les Nilotes qui les y avaient précédés. Ils ont fortement subi leur influence ainsi que, directement ou indirectement, celle des Couchites du sud. Ils ont alors adopté non seulement le tabou du poisson, mais aussi la circoncision. Dans ces riches pâturages, ce sont, en fait, les Masaï du centre qui ont récemment réussi à porter l'éthique pastorale à son plus haut niveau.

Ce ne sont là que quelques-uns des nombreux exemples d'expansion des Nilotes et d'assimilation, souvent dues au hasard : assimilation d'autres branches et sub-divisions de peuples nilotiques ou non nilotiques, et processus d'expansion exigeant fréquemment une adaptation à la fois écologique et culturelle. Au Soudan méridional et au nord et à l'est de l'Ouganda, les interactions qui se sont produites au cours du présent millénaire (et probablement aussi du précédent) entre certaines branches des Nilotes des plaines et des groupes des rivières et des lacs, ont été tout aussi complexes que celles qui viennent d'être exposées entre Nilotes et Couchites ainsi qu'entre Nilotes anciens et récents, que ce soit au Kenya ou dans les montagnes de la Tanzanie septentrionale. Les historiens ont traité davantage des pressions exercées par les Lwoo, branche des Nilotes du groupe des rivières et de lacs, sur les Bantu de l'Ouganda et des rives lacustres du Kenya pendant les six ou sept derniers siècles. Ils se sont moins intéressés à deux autres groupes non nilotiques établis, l'un au nord-est de l'Ouganda, l'autre au nord-ouest de ce pays et dans les pays avoisinants dont le territoire est aujourd'hui limité

mais qui ont connu, il y a un millier d'années et plus, une extension et une importance beaucoup plus grandes.

Le premier se compose des groupes ethniques de langue nyangiya (ils incluent les Tepeth, les Teuso et les Ik actuels) dont certains chassent, tandis que d'autres pratiquent une culture intensive dans des zones montagneuses isolées non loin de la frontière nord-est de l'Ouganda. Cette région a certainement connu une grande diversité culturelle, et l'on pense que certaines des techniques de fabrication des outils de l'Age de la pierre récent ont survécu parmi les communautés montagnardes jusqu'au présent millénaire. La contrée avoisinante, assez sèche pour la plus grande part, est celle des Itunga, population nilotique des plaines, qui, peut-être après d'autres groupements nilotiques antérieurs, ont contenu et, dans une grande mesure, assimilé ces Nyangiya. Il se peut que la langue de ces derniers soit apparentée d'assez loin avec le Nilotique (dans la branche soudanaise orientale de la famille Chari-Nil)¹⁶. Peut-être, antérieurement aux mouvements nilotiques, les Nyangiya ont-ils constitué une importante population agro-pastorale occupant une partie du territoire compris entre la zone couchitique orientale et celle des derniers peuples aquatiques du Haut-Nil.

Ces derniers représentants de l'antique tradition aquatique assez décadente peuvent avoir appartenu, ainsi qu'il a été suggéré plus haut, au groupe linguistique soudanais central (qui constitue une branche distincte de la famille Chari-Nil). Il s'agit aujourd'hui d'une sous-famille fragmentée, consistant en groupes séparés disséminés autour de la lisière nord-est de la forêt équatoriale. L'un de ces groupes (les Moru-Madi) est établi des deux côtés de la frontière, au nord-ouest de l'Ouganda. Avant l'expansion des Bantu en Ouganda central, voici près de deux mille ans, et les mouvements des Nilotes en provenance du nord et du nord-est, il est vraisemblable que l'usage des langues du groupe soudanais central était très répandu dans le bassin du Haut-Nil et du lac Victoria. Certaines des bases culturelles de cette zone très peuplée de l'Afrique orientale sont plus anciennes que les langues bantu et lwoo qui y sont actuellement parlées.

Le problème du « mégalithique » est-africain

Les ouvrages jadis consacrés à l'Afrique orientale et à son histoire faisaient une large place aux grandes civilisations qui se seraient développées dans l'Antiquité.

On les situait dans la région interlacustre, plus particulièrement dans les hautes terres du Kenya et de la Tanzanie du Nord (il est intéressant de noter qu'il s'agit de l'ancienne zone couchitique). Ces phases historiques étaient fondées sur des « traditions orales » recueillies en dehors de toute

16. Cette classification a été contestée: d'après certains auteurs, le Nyangiya serait plus proche de la grande famille afro-asiatique (à laquelle appartient, notamment, le Couchitique).

méthode scientifique, ou des observations archéologiques portant sur les vestiges d'ouvrages supposés relever de l'art de l'ingénieur et sur les ruines de constructions et de terrasses de pierre sèche. Malheureusement, une grande partie des données ont été inexactement relevées, ou, en tout cas, interprétées sans grande logique ou rattachées à des faits sans rapport avec elles pour cadrer avec des thèses historiques fantaisistes, alors à la mode, telle la fameuse thèse « chamitique ». Cette tendance n'a été que trop facilement adoptée par des auteurs d'ouvrages de seconde main qui ont accepté sans discernement des données présentées comme originales et, dans certains cas, en ont exagéré la portée. Tout aussi illogique est l'hypothèse si souvent avancée que divers types de caractéristiques archéologiques, authentiques ou fantaisistes, avec ou sans artefacts, disséminés sur une vaste région, pouvaient être attribués à un peuple ou à une culture unique à une époque donnée du passé. Une telle hypothèse sous-tend la théorie de Huntingford sur la « civilisation azanienne » du Kenya et du nord de la Tanzanie, qu'il attribuait aux « Chamites » et celle de Murdock sur les « Couchites mégalithiques » qui auraient jadis peuplé cette même région. (Signalons au passage que Murdock s'est expressément opposé aux préjugés « chamitiques » des auteurs qui l'avaient précédé.)

Le mot « mégalithique » est donc un mot trompeur, sans signification culturelle ni scientifique en Afrique orientale. Il n'est cependant pas sans intérêt de rappeler brièvement les données sur lesquelles on se fondait pour établir l'existence de « cultures mégalithiques » anciennes. Il ne s'agit pas toujours de constructions de pierre ! Nous avons déjà mentionné dans ce chapitre les cairns (ou monticules de pierres) qui représentent des tombes ; on les rencontre souvent dans les pâturages du Kenya et du nord de la Tanzanie. Beaucoup, si ce n'est la plupart, datent de la fin de l'Age récent de la pierre (soit de deux ou trois mille ans) et sont probablement l'œuvre de populations ayant parlé une langue couchitique. D'autres peuvent être plus récents. Il est possible, mais non point certain, que quelques-uns des puits creusés dans le roc des prairies arides du sud du pays Masaï en Tanzanie, ainsi qu'au nord et à l'est du Kenya, remontent à la même période, au moment de l'introduction du bétail. Ainsi en est-il de certaines de ces « routes anciennes » des hautes terres, qui ne sont en fait rien d'autre que des « pistes de bétail » accidentellement érodées par le passage continu, pendant de longues périodes, des troupeaux traversant les crêtes et descendant les pentes jusqu'à l'eau. Nombreuses sont celles qui s'élargissent encore, et de nouvelles apparaissent. Remontant moins loin dans le temps, on retrouve aussi les traces de l'agriculture irriguée pratiquée sur les escarpements de la *Rift Valley* et les massifs montagneux de la Tanzanie septentrionale et du Kenya. Mais on peut démontrer que, par endroits, celles-ci datent au moins de quelques siècles. Les cultures en terrasses le long des pentes sont, en dépit de tout ce qu'on a pu écrire à leur sujet, beaucoup moins rares et beaucoup moins importantes historiquement. Elles n'ont été aménagées que sur des emplacements tout à fait particuliers ou marginaux. Certaines publications mentionnent même dans l'intérieur est-africain des « monolithes » et des « pierres phalliques » dont la présence dans ces contrées est extrêmement douteuse !

Le problème du « mégalithique » de l'Afrique orientale ne se limite cependant pas aux considérations qui précèdent. Il a également été question de « maisons de pierre », d'« enclos » et d'« habitations creusées dans le sol ». Bien qu'on se heurte, là encore, à des descriptions inexactes et à une interprétation erronée, il existe cependant quelques faits archéologiques dont il faut tenir compte. Les vestiges en question sont des murs et revêtements de pierres sèches que l'on rencontre dans deux secteurs distincts. Ces deux ensembles sont totalement différents l'un de l'autre sur le plan culturel, bien qu'ils soient à peu près contemporains, l'un et l'autre remontant au milieu du présent millénaire (donc bien en dehors de la période étudiée dans ce volume).

Le premier de ces complexes comprend ce que l'on nomme les « Sirikwa Holes » qui sont très nombreux sur l'ensemble des hautes terres occidentales du Kenya. Ils représentent les ruines de kraals à bétail fortifiés, aménagés par les populations kalenjin primitives: ce ne sont pas des habitations creusées dans le sol comme on l'a cru jadis. Mais les maisons, rattachées aux kraals, étaient construites en bois et en chaume, non en pierre. En fait, les kraals eux-mêmes étaient normalement construits sans pierre et entourés de terre levée et de palissades. Ce n'est que dans les endroits pierreux que dalles et blocs ont été employés comme revêtements des talus de clôture et des systèmes d'accès. Ainsi cette observation montre bien comment la présence ou l'absence de constructions en pierres doit être expliquée aussi bien par l'environnement que par des considérations culturelles.

Le second ensemble, lui aussi, est situé sur le versant occidental de la grande *Rift Valley*, mais un peu plus au sud, au-delà de la frontière de la Tanzanie. Il comprend plusieurs sites — dont le plus important et le plus connu est Engaruka¹⁷ — situés auprès de rivières propres à l'irrigation au pied des escarpements des « Crater Highlands ». Là les constructions de pierre ont été utilisées à des fins différentes: entre autres, diverses sortes de travaux de défense, notamment de vastes parcs à bestiaux et des enceintes de village. A l'intérieur de ces villages resserrés, bâtis sur le versant de l'escarpement, chaque maison était construite sur un enclos en plate-forme, retenu par un magnifique revêtement de pierres, auquel on accédait par un chemin en terrasses également revêtu de pierres. Cependant, là encore, les maisons n'étaient pas en pierre mais en bois et en chaume. Ce qu'il y a de plus remarquable à Engaruka, c'est l'utilisation de la pierre pour revêtir et épauler les parois de centaines de canaux d'irrigation, et pour diviser et aplanir des milliers de champs s'étendant sur plus de vingt kilomètres carrés.

L'identité et l'apparement linguistique des habitants d'Engaruka n'ont pas encore été définitivement établis. Ils formaient un ensemble qui a été démembré et assimilé par fragments il y a deux siècles environ. Malgré la remarquable qualité et l'étendue des constructions de pierre sèche, il semble que la population de cultivateurs qui a vécu sur ce site ait stagné dans un isolement relatif, forcée de surexploiter les ressources de son sol et de ses

17. On trouvera une récente mise au point sur Engaruka et les sites qui s'y rattachent dans des articles de H.N. CHITTICK et J.E.G. SUTTON, *Azania*, 1976.

réserves d'eau sur des espaces très restreints. Son mode de vie s'était à ce point spécialisé dans une direction donnée qu'elle n'a pu s'adapter.

Telle est vraisemblablement la réponse qu'il convient de faire aux historiens à l'esprit romantique qui tendront à rechercher à Engaruka plus qu'ils ne pourront y découvrir. Ce site ne peut être invoqué pour étayer des théories sur des « grandes civilisations mégalithiques ». Ce n'était pas davantage une ville de trente mille habitants et plus, comme on l'a jadis cru — et comme on l'a répété dans plusieurs ouvrages. Il s'agissait plutôt d'une communauté paysanne concentrée, vivant d'une agriculture exceptionnellement intensive. Engaruka est remarquable, mais dans son contexte local et comme un exemple de développement et d'effondrement d'une culture rurale dans une situation très particulière. En outre, la principale datation qui le fait remonter au II^e millénaire de notre ère semble maintenant suffisamment précis à la suite de recherches et d'essais au radiocarbone. Dater certains de ces vestiges du I^{er} millénaire comme on l'a proposé dans les années 1960, l'emploi du radiocarbone ayant donné des dates d'une ancienneté inattendue, est aujourd'hui considéré comme une erreur, du moins pour l'ensemble du site.